

LA MAISON DU BOUDDHA DANS LE NORD DE LA RUSSIE (HISTOIRE DU TEMPLE BOUDDHIQUE DE SAINT-PÉTERSBOURG)

ALEKSANDR ANDREEV

Selon les annales de Saint-Pétersbourg, les premiers bouddhistes apparus sur les rives de la Neva furent des Kalmouks loués par Pierre Le Grand au khan Ayuqa ¹ pour aider à la construction d'une forteresse sur l'île aux Lièvres. Ces faits remontent non pas à 1703, année de la fondation de Saint-Pétersbourg, mais, à 1706, lorsque les remparts en terre de la forteresse furent remplacés par des remparts en pierre. Travaillant aux côtés de milliers d'ouvriers venus de toutes les provinces de la Russie, ces Kalmouks vivaient dans des yourtes installées dans le faubourg tatar situé derrière le Kronwerk ², aux alentours de la rue Bolchaïa Spasskaïa (l'actuelle Krasnyj Kursant) non loin de la forteresse ³. Ni leur nombre, ni la durée de leur séjour à Saint-Pétersbourg ne nous sont connus.

Dans les documents du XVIII^e siècle et de la première moitié du XIX^e siècle, on ne trouve plus aucune mention de Kalmouk, ni

-
1. À l'époque, la Kalmoukie n'était pas partie intégrante de l'Empire russe.
 2. Le Kronwerk, construit entre 1705 et 1708 et situé au sud de l'actuel « Côté de Petrograd », protège la forteresse Pierre-et-Paul qui, juste en face, occupe toute l'île aux Lièvres. (*N.d.T.*)
 3. P.N. Stolpjanskij, *Staryj Peterburg. Petropavlovskaja krepost'* [L'ancien Saint-Pétersbourg. La forteresse Pierre-et-Paul], Moskva/ Leningrad, 1923, p. 14 ; P.N. Petrov, *Istorija Sankt-Peterburga s osnovanija goroda do vvedenija v dejstvie vybornogo gorodskogo upravlenija. 1703-1782* [Histoire de Saint-Pétersbourg depuis sa fondation jusqu'à l'instauration d'une direction municipale élue. 1703-1782], Sankt-Peterburg, 1884, p. 97.

d'autre représentant d'une région ou d'un pays bouddhiste parmi les habitants de la capitale. Il faut attendre les toutes dernières années du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle pour voir se former une communauté bouddhiste à Saint-Pétersbourg. En effet, si d'après le recensement de 1869, il ne se trouvait cette année-là dans la ville qu'un seul bouddhiste, enregistré comme fonctionnaire, en 1897, par contre, ils étaient déjà 75 et, en 1910, 184 (163 hommes et 21 femmes)⁴. D'un point de vue ethnique, il s'agissait essentiellement de Bouriates de Transbaïkalie et de Kalmouks de la Volga et du Don ; tous étaient donc originaires des « marches orientales » de l'Empire russe. Les Bouriates vivaient généralement sur le Côté de Pétersbourg – quartier où s'installèrent les premiers habitants de Saint-Pétersbourg – et les Kalmouks habitaient dans le quartier Liteï, près de l'actuelle perspective Liteïny.

Les Bouriates comme les Kalmouks confessaient de façon traditionnelle le bouddhisme de l'école la plus répandue au Tibet et en Mongolie, à savoir l'école Gelugpa (le terme *gelug* signifie « vertueux » en tibétain) fondée entre les XIV^e et XV^e siècles par le Tibétain Tsongkhapa. À cette époque, on avait l'habitude, en Europe comme en Russie, de parler de « lamaïsme » pour désigner cette version du bouddhisme, et ses adeptes étaient alors désignés par le terme de « lamaïstes » ou « lamaïtes ». Faute de disposer d'un temple, ces Bouriates et ces Kalmouks accomplissaient habituellement les rites bouddhiques dans des appartements privés, devant de modestes autels où était exposé un *burkhan*⁵.

Un assez grand nombre d'étrangers de confession bouddhique – des Chinois, des Japonais, des Siamois –, habitait à Saint-Pétersbourg et leurs ambassades respectives abritaient de petites chapelles. Ils devinrent plus nombreux au début du XX^e siècle en raison du développement des relations politiques et commerciales entre la Russie et les pays de l'Orient bouddhiste. On comptait également, parmi les bouddhistes de la ville, des Russes, pour la plupart issus de la haute société et de l'intelligentsia libérale. À leur sujet, on peut dire qu'ils étaient en quête de Dieu et que, s'étant détournés de l'orthodoxie, ils cherchaient une foi nouvelle et universelle dans les enseignements philosophiques et religieux de

4. Voir *Sankt-Peterburg po perepisi 10 dekabnja 1869 g.* [Saint-Pétersbourg d'après le recensement du 10 décembre 1869], Sankt-Peterburg, 1872, 1, p. 126-127 ; *Pervaja vseobščaja perepis' naselenija Rossijskoj imperii 1897 g. : Gorod S.-Peterburg* [Premier recensement général de la population de l'Empire russe de 1897 : ville de Saint-Pétersbourg], Sankt-Peterburg, 1903, vol. 37, n° 11, p. 50-51.

5. Statue du Bouddha Shâkyamuni.

l'Inde ancienne et du Tibet, tels que le Vedânta et le bouddhisme. Ils s'étaient familiarisés avec le bouddhisme grâce essentiellement aux travaux des orientalistes russes comme Ivan Minaev, Aleksej Pozdnev et Vasilij Vasil'ev ⁶. Il faut dire qu'entre 1830 et 1890, de nombreux ouvrages spécialisés parurent à Saint-Pétersbourg, tels les grands textes canoniques du bouddhisme, des commentaires et dictionnaires des textes bouddhiques, des études sur l'histoire du bouddhisme tibétain, ouvrages dus aux fondateurs des études tibétaines et mongoles en Russie, aux membres de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, aux académiciens Isaac-Jacob Schmidt et Franz Anton von Schiefner. Rédigés en allemand et publiés dans des revues scientifiques, ces travaux étaient, il est vrai, d'un accès difficile au grand public.

La nouvelle religion que fut le théosophisme contribua largement par ses liens évidents avec le bouddhisme à la diffusion de cette religion en Russie occidentale, et, en premier lieu, dans les « deux capitales », Saint-Pétersbourg et Moscou. On peut d'ailleurs affirmer avec certitude que ce sont les mêmes personnes qui s'intéressaient au théosophisme et au bouddhisme ; de là, le terme de « théosopho-bouddhiste » pour les désigner. Ces néophytes – de fait des intellectuels bouddhistes ou néo-bouddhistes – étaient davantage attirés par le bouddhisme ancien et éthique du Hīnayāna (ou « Petit Véhicule »), qui met l'accent sur le perfectionnement individuel à la fois moral et psychologique, que par le « bouddhisme du Nord », le Mahāyāna (ou « Grand Véhicule »), pour qui le but final de l'Enseignement est le salut général des êtres vivants.

Il convient de noter qu'à la fin du XIX^e siècle, l'enseignement du Bouddha, le Dharma, était déjà bien répandu dans les plus grandes villes d'Europe, comme Londres, Paris, Berlin, Rome et Vienne. Le bouddhisme rencontrait un succès particulièrement important sur les rives de la Seine, où, selon Léon de Rosny, on comptait plusieurs milliers de bouddhistes, pour la plupart, issus des hautes sphères de l'aristocratie. Selon cet orientaliste français, la popularité du « mouvement bouddhique » en Europe tenait surtout au fait que celui-ci cherchait à rapprocher l'enseignement du Bouddha de la science

6. V.P. Vasil'ev, *Buddizm, ego dogmaty, istorij i literatura* [Le bouddhisme, ses dogmes, son histoire et sa littérature], 3 tomes, Sankt-Peterburg, 1857-1869 ; I.P. Minaev, *Buddizm* [Bouddhisme], 1/1, Sankt-Peterburg, 1887 ; A.M. Pozdnev, *Očerki byta buddijskikh monastyrej i buddijskogo dukhovenstva v Mongolii v svyazi s otnošenijami cego poslednego k narodu* [Essais sur la vie dans les monastères bouddhiques, sur la vie du clergé bouddhiste en Mongolie et sur ses relations avec le peuple], Sankt-Peterburg, 1887 (réimpression Élista, 1993).

contemporaine comme des nouveaux idéaux sociaux ⁷. Un *Catéchisme bouddhique*, signé par un homme portant le nom indien de Bhikschi Subhadra, mais écrit en fait par un Européen cultivé, Heinrich Zimmermann, et paru en allemand en 1888, fut édité à Paris l'année suivante dans le but de propager le bouddhisme ⁸. À la même époque, d'autres « catéchismes bouddhiques » du même genre circulèrent également en Russie. Le plus ancien d'entre eux fut imprimé à Kharkov en 1888 ; il s'agissait en fait d'une traduction d'un catéchisme rédigé par le colonel Henry S. Olcott, président de la Société théosophique américaine et comparse d'Elena Blavatskaja ⁹. De même, la traduction de « La lumière d'Asie » (« The Light of Asia »), le poème épique que l'écrivain et scientifique anglais Edwin Arnold composa en 1879 et qui relatait la biographie et l'enseignement du Bouddha, jouissait d'une popularité particulièrement grande auprès du lectorat russe ¹⁰. Ces faits nous autorisent à dire que l'apparition d'une nouvelle « conception bouddhique du monde » dans la société russe de la fin du XIX^e siècle s'explique par la forte influence de l'Occident. Ainsi donc Saint-Petersbourg se révéla-t-il le lieu de rencontre de deux traditions bouddhiques différentes : l'une en provenance de l'Occident, à savoir de Paris et Londres – les deux principaux centres théosophiques et bouddhiques d'Europe –, qui présenta surtout le Hīnayāna accepté et apprivoisé par les milieux intellectuels européens ; l'autre issue de l'Orient et transmise par les adeptes du bouddhisme tibéto-mongol réformé au cours de la période médiévale, autrement dit par les Bouriates et les Kalmouks de Russie.

Au début du XX^e siècle, le bouddhisme (en tant que religion de la diaspora bouriate et kalmouke et en tant qu'enseignement à la fois philosophique et éthique, populaire dans les cercles et salons de l'aristocratie) s'enracina encore davantage dans la capitale russe.

7. D-č, « Buddizm v Pariže » [Le bouddhisme à Paris], *Russkij Vestnik*, n° 133, 17 mai 1890.

8. Bhikschi Subhadra, *Buddhistischer Katechismus*, Braunschweig, C.A. Schwetschke & Son, 1888, 88 p. Traduction française : *Catéchisme bouddhique, ou Introduction à la doctrine du Bouddha Gotama*, Paris, E. Leroux, BOE, 1889, n° LXI, 120 p.

9. *Buddijskij katekhizic* [Catéchisme bouddhique], traduit de l'allemand par T. Butkevič, Kharkov, 1888 ; *Buddijskij katekhizic* [Catéchisme bouddhique], traduit du mongol, Sankt-Peterburg, 1902.

10. E. Arnol'd, *Svet Azii* [La lumière d'Asie], traduction en prose de A. Annenskaja, Sankt-Peterburg, 1890. Il existe d'autres traductions de ce poème, voir A.I. Andreev, *Khram Buddy v severnoj stolice* [Le temple du Bouddha dans la capitale du Nord], Sankt-Peterburg, Nartang, 2004, p. 20, note 10.

Dans une large mesure, ce fut possible grâce à la libéralisation survenue dans la société après la publication du Manifeste d'Octobre 1905 et surtout après celle du décret sur le renforcement du principe de tolérance qui précéda de six mois ce manifeste. Ce décret en date du 17 avril 1905 autorisait en effet tout citoyen à abandonner librement une religion chrétienne (orthodoxie comprise) pour se convertir aux « religions juive, mahométane ou païennes ¹¹ ». Le nombre de bouddhistes augmenta alors à Saint-Pétersbourg : d'après les statistiques officielles, on passa de 76 bouddhistes en 1897 à 184 en 1910, c'est-à-dire à plus du double ¹². Ceci dit, la construction du temple bouddhique, qui commença au printemps 1909, joua un rôle primordial dans la propagation d'une conception bouddhique du monde et dans la constitution d'une communauté qui, composée par des Bouriates, des Kalmouks, des personnes originaires de divers pays asiatiques et des Européens, était loin d'être homogène.

L'envoyé du XIII^e Dalaï-lama, un lama bouriate ayant effectué de longues études, Agvan Lobsan Doržiev (1853 ou 1854 – 1938) est à l'origine de cette construction. Originaire des Bouriates Khorï ¹³, Doržiev, à l'âge de 19 ans, quitta sa Transbaïkalie natale pour accompagner son maître au Tibet et recevoir une éducation religieuse supérieure. En 1888, il acheva l'école théologique du Gomang datsang dans le très important monastère Drepung situé aux environs de Lhassa où il obtint le gradé élevé de *geshe-lha-rampa*. La même année, les brillantes études qu'il avait accomplies lui valurent d'être désigné par cette école pour devenir un des précepteurs (*tsanid-khambo*) du jeune dalaï-lama Tubten Gyatso (Thoubten Gyamtso), en fait, son partenaire lors des traditionnelles joutes philosophiques ou *tsanid*. Le temps passant, Doržiev acquit une grande influence sur le dalaï-lama et devint la personne en qui il avait le plus confiance. À la Cour du haut régent du Tibet, Doržiev créa un petit groupe politique russophile qui encouragea les Tibétains à se rapprocher de la Russie voisine où habitaient leurs coreligionnaires. Doržiev sut aussi mener sa propagande pro-russe

-
11. À vrai dire, un chrétien (orthodoxe ou autre) ne pouvait se convertir au bouddhisme, « religion non chrétienne » qu'à la condition d'avoir été lui-même bouddhiste dans le passé ou d'avoir des ancêtres bouddhistes (alinéa 3 du décret). Cette mesure concerna donc essentiellement les Bouriates de Sibérie orientale convertis de force au bouddhisme au XIX^e siècle.
 12. *Petrograd po perepisi 15 dekabnja 1910 g.* [Saint-Pétersbourg d'après le recensement du 15 décembre 1910], Petrograd, [s. d.], vol. I, n° 1, p. 269.
 13. Les Bouriates Khorï sont l'un des principaux groupes qui composent la nation bouriate.

à Lhassa en faisant valoir que, depuis l'époque de Catherine II, les Bouriates et les Kalmouks vénéraient les autocrates russes comme des réincarnations d'une des divinités importantes du bouddhisme, la Tsagan Dara-Ekhe (ou Târâ blanche), que la Russie était gouvernée par le « Grand Tsar blanc » (Tsagan Bator Khan), protecteur du bouddhisme, et que le Pays bienheureux des Bouddhistes du Nord ou Shambhala se trouvait en Russie. Doržiev expliquait aux Tibétains que la Russie étant une puissance occidentale, qu'elle pouvait prendre le « Pays des Neiges » sous sa protection et, en raison même de son ancienne rivalité avec la Grande-Bretagne sur le continent asiatique, le défendre des attaques des *pilin* (étrangers) anglais.

En 1898, Avgan Doržiev se rendit pour la première fois à Saint-Pétersbourg en qualité d'envoyé personnel du dalai-lama. Grâce à la protection du prince Èser Ukhtomskij – grand connaisseur du lamaïsme, diplomate et éditeur du journal *Sankt-Petersburgskie vedomosti* –, il obtint aisément une audience auprès de Nicolas II. Ce dernier, en anglophobe convaincu, se montra sensible à l'appel de Lhassa et suggéra que le dalai-lama lui adressât une demande officielle écrite ¹⁴.

Au cours de ce premier séjour à Saint-Pétersbourg, Doržiev tissa des liens d'amitié avec de nombreux scientifiques russes importants, des orientalistes et des géographes comme Sergej Oldenburg et Pëtr Semënov-Tjan-Šanskij qui s'intéressaient de près au Tibet. C'est qu'à cette époque, on s'affairait dans la capitale russe en vue de la grande expédition mongolo-tibétaine organisée par la Société impériale de Géographie sous l'égide du scientifique Pëtr Kozlov, ancien compagnon de Nikolaj Prževal'skij. Or, la venue de Doržiev laissait présager qu'enfin une expédition russe pourrait pénétrer dans Lhassa, la ville interdite. De fait, le ministère de la Cour prépara même des cadeaux pour les autorités tibétaines. Dans une lettre de l'assistant de Kozlov, Aleksandr Kaznakov, on lit :

En attendant Ukhtomskij fait tout ce qu'il peut, aujourd'hui il était chez sa Majesté et il lui a expliqué qu'il faut se dépêcher à préparer les cadeaux et que Frederiks [il s'agit du baron Vladimir Borisovič Frederiks, ministre de la Cour] fait traîner les choses en longueur. Sa Majesté a promis de « faire tout

14. Pour plus de détails, voir l'article de Tat'jana Šaumjan dans le présent recueil. (N.d.l.R.)

son possible » [...]. Aujourd'hui, Sa Majesté a dit au prince Èser Èserovič Ukhtomskij qu'Elle tenait absolument à ce que nous atteignions Lhassa ¹⁵.

C'est précisément au cours de l'été 1898 que parut dans la revue *Stroitel'*, un entrefilet dans lequel on pouvait lire que les bouddhistes de Saint-Pétersbourg avaient déposé une requête en vue d'ouvrir un « petit temple bouddhique pouvant accueillir de 100 à 120 personnes » dans un des quartiers du centre de la ville ¹⁶. Il n'est guère possible de douter que le *khambo-lama* Doržiev ne soit à l'origine d'une telle initiative. Durant son séjour à Saint-Pétersbourg, l'envoyé du dalaï-lama eut, selon toute probabilité, l'occasion d'approcher de près la « colonie bouddhiste » de la capitale. C'est vraisemblablement à ce moment-là que lui vint l'idée d'un temple bouddhique destiné aux Bouriates, Kalmouks et « néo-bouddhistes » russes de la capitale. Ce temple pourrait permettre de réunir tous les adeptes pétersbourgeois du Bouddha et elle pourrait aider à la diffusion du Dharma dans la partie occidentale de la Russie, terre de tradition orthodoxe ; dans le même temps, elle pourrait permettre, dans une certaine mesure du moins, un rapprochement politique entre la Russie et le Tibet.

Néanmoins, cette entreprise tourna court. Les événements tumultueux qui survinrent quelques années plus tard – expédition militaire des Britanniques au Tibet (1903-1904), fuite du dalaï-lama en Mongolie et Guerre russo-japonaise (1904-1905) – empêchèrent pour longtemps Doržiev de mener à bien ses projets ambitieux. Ce n'est qu'après son retour en Russie en 1905 et son installation à Saint-Pétersbourg, où il continua à jouer le rôle honorifique d'ambassadeur du dalaï-lama, qu'il put revenir à ces projets. Au début de l'année 1906, lors d'une nouvelle audience auprès du tsar, Doržiev souleva pour la première fois de façon officielle la question de la construction d'un temple bouddhique dans la capitale. Nicolas II, pour autant qu'on puisse en juger, n'opposa pas de refus. Cependant, il fallut encore deux années pour que Doržiev obtînt toutes les autorisations officielles. La note transmise par Doržiev durant l'été 1908 dans laquelle le dalaï-lama sollicitait l'autorisation du gouvernement russe pour construire ce temple joua un rôle essentiel. Aleksandr Izvol'skij, le ministre des Affaires étrangères, accorda « une attention particulière » à cette requête, escomptant que l'attitude bienveillante de la Russie à l'égard du dalaï-lama « produirait sur celui-ci comme sur les nombreux lamaïstes habitant

15. Archives de la Société russe de Géographie, fonds 18, inv. 3, dossier 265, f. 20.

16. *Stroitel'*, n° 13-14, 1898, colonne 540.



Agvan Dorzhiev avec un élève dans son appartement près du temple de Saint-Petersbourg (1913).
(Photographie extraite du livre d'A.I. Andreev, *Khram Buddy v Severnoj stolice*
[Le temple de Bouddha dans la capitale du Nord], Sankt-Peterburg, 2004)

en Russie une vive impression en notre faveur ». De son côté, Pëtr Stolypin, le chef du gouvernement, tenant compte de l'avis de son ministre, accorda l'autorisation d'élever un temple bouddhique « à la condition que les règles établies par la Charte de construction [fussent] respectées ¹⁷ ». L'initiative du dalaï-lama fut ensuite approuvée par le tsar en personne qui assura à Doržiev, lors d'une audience au palais de Tsarskoïe Selo le 23 février 1909, que « les bouddhistes de Russie [pouvaient] se sentir comme sous l'aile d'un aigle puissant ¹⁸ ».

Dans un premier temps, Doržiev souhaita construire à Saint-Pétersbourg un petit complexe monastique sur le modèle des *datsan* (monastères) de Transbaïkalie qui inclurait un foyer et un séminaire pour les moines originaires de Bouriatie et de Kalmoukie. En même temps, et quoique cela ne fût pas ouvertement reconnu, le temple se voyait attribuer un rôle foncièrement politique puisqu'il devait aider au rapprochement de la Russie d'une part et de la Mongolie et du Tibet bouddhistes d'autre part ; il devenait en quelque sorte le siège d'une représentation tibétaine officieuse à un moment où le dalaï-lama recherchait toujours ardemment la protection du « Tsar blanc ». Au début de l'année 1909, cependant, Doržiev rencontra des difficultés inattendues : la direction du ministère de l'Intérieur et du Département des affaires spirituelles en charge des confessions étrangères firent part de leur crainte de voir le temple bouddhique devenir un foyer du panmongolisme et un centre pro-japonais, autrement dit anti-russe. (L'humiliante défaite subie en 1905 par la Russie lors de la guerre avec le Japon était encore dans les esprits.) Pour cette raison, Doržiev dut modérer ses prétentions et se contenter de solliciter la construction d'un simple temple, autrement dit sans aucun « institut » attendant, dans le but de répondre aux besoins spirituels de la diaspora bouriate et kalmouke installée à Saint-Pétersbourg. Le 16 mars 1909, Doržiev fit l'acquisition pour la somme de 18 000 roubles d'un lopin de terre de 648,51 sagènes carrées à Staraïa Derevnia, en face de la pittoresque île Élaguine de l'autre côté de la Grande Nevka ¹⁹. L'endroit, situé à la limite septentrionale de Saint-Pétersbourg, était calme et isolé ; en un mot, il répondait aux exigences établies par les canons bouddhiques en matière d'architecture.

17. Archives historiques de l'État Russe (désormais RGIA suivant son sigle russe), fonds 821, inv. 133, dossier 448, f. 1-2.

18. RGIA, fonds 821, inv. 133, dossier 446, f. 35.

19. RGIA, fonds 1102, inv. 2, dossier 110, f. 2.

Sagène : ancienne unité de mesure russe qui correspond à 2,13 m. (*N.d.T.*)

Doržiev acheta également une partie des matériaux nécessaires à la construction du temple, laquelle commença en avril de la même année. Les ouvriers travaillèrent à un rythme soutenu et, dès la fin de l'année 1910, le bâtiment était déjà construit dans ses grandes lignes. En dépit de l'interdiction des autorités, Doržiev commença presque aussitôt à faire construire tout près une maison en pierre de trois étages. Afin d'éviter tout conflit, il annonça que cette maison lui était destinée et qu'elle ne serait pas transformée en « institut ». Il s'y installa avec son compagnon, le Kalmouk Ovše Norzunov, qui est resté célèbre pour avoir été le premier à photographier Lhassa ²⁰.

Bientôt, cependant, les commanditaires du projet eurent à faire face à de nouvelles difficultés : d'une part, le manque de moyens financiers commençait à se faire ressentir, de l'autre, les fonctionnaires ne cessaient de mettre des entraves à la réalisation du projet. Ainsi, le Département des affaires spirituelles s'opposait catégoriquement à ce que la façade du temple fût ornée de symboles bouddhiques de peur qu'ils ne lui conférassent un « caractère ostentatoire » et n'offensassent les chrétiens pratiquants de la capitale. Entre 1911 et 1912, les journaux des Centuries Noires ²¹ ainsi que certains membres du clergé orthodoxe attaquèrent violemment les bouddhistes sous prétexte qu'ils attentaient aux fondements de la vraie foi russe en construisant un nouveau lieu de culte non-chrétien dans la capitale ²². Le temple fut vilipendé comme « temple païen pour idolâtres » à partir duquel les bouddhistes allaient rétablir le paganisme dans la Sainte Russie.

-
20. Ovše Norzunov, qui était lié à Doržiev, se rendit trois fois au Tibet entre 1898 et 1901. À partir de son récit, l'un de ces Parisiens « bouddhisants », l'anthropologue d'origine russe, Joseph [Iosif] Deniker publia dans *Le Tour du monde* un texte accompagné des photographies de Norzunov. Voir Joseph Deniker, « Trois voyages à Lhassa (1898-1901) par O. Norzunoff, pèlerin kalmouk », *Le Tour du monde*, 1904, t. X, n° 19-20. En Russie, ces photographies (réalisées en même temps que celles de G. Cybikov, au cours de son fameux voyage au Tibet entre 1899 et 1901), furent publiées pour la première fois en supplément de la conférence de G. Cybikov « Au sujet du Tibet central » et sous-titrées « Lhassa et les principaux monastères du Tibet en photographie » dans la revue *Izvestija imperatorskogo geografičeskogo obščestva*, 1903, t. XXXIX, livre 3, p. 219-227.
21. Les Centuries Noires, appelées aussi Cent-Noirs, désignent un mouvement d'extrême droite qui, avec l'aval des autorités et l'assentiment de l'Église, organisa, au début du XX^e siècle, incendies, pogroms, assassinats de juifs ainsi que d'ouvriers, d'étudiants et d'intellectuels favorables au socialisme. (*N.d.T.*)
22. Rappelons que la synagogue de Saint-Petersbourg fut construite entre 1873 et 1893 et qu'une mosquée fut construite à Saint-Petersbourg entre 1910 et 1914 sur le modèle de la mosquée Gour-Emir de Samarkand.

Voici venus l'avènement du royaume des ténèbres et le temps de l'Antéchrist, car un service idolâtre ouvert au cœur de la Russie, dans la capitale, avec l'assentiment des autorités et le silence d'une population chrétienne représentant un demi-million de personnes, qu'est-ce donc sinon la révolte de l'antique dragon contre le Christ ²³...

L'archimandrite Varlaam, que nous citons ici, était particulièrement inquiet, non de voir le temple destiné essentiellement à des « bouddhistes-païens » d'origine (c'est-à-dire des Kalmouks et des Bouriates), mais destiné également « à de nouveaux bouddhistes, des chrétiens qui se sont détournés de leur Seigneur, Celui qui a expié leurs fautes, pour suivre les idoles de dieux abominables ²⁴ ». Les pétitions réclamant l'annulation du droit de construction affluèrent au Département des affaires spirituelles.

Dans cette ambiance de suspicion et de malveillance, Doržiev dut faire preuve d'une grande obstination, de beaucoup de retenue et même de courage personnel pour mener à bien son projet. Le résultat de ses efforts fut à l'été 1915, en pleine guerre mondiale, l'ouverture à Saint-Pétersbourg, rebaptisé Petrograd, du nouveau et grand temple-monastère, ressemblant au Tsogchen dükhang du Tibet, avec un foyer pour les moines et les invités bouddhistes ²⁵.

Les plans du temple furent dessinés en 1909 par Nikolaj Berezovskij ²⁶, alors étudiant à l'Institut des Ingénieurs civils. Cependant par souci de se concilier les autorités, ils durent être « repris » par un architecte professionnel, en l'occurrence l'architecte Gavriil Baranovskij, auteur, notamment, du célèbre immeuble des frères Eliseev à l'angle de la perspective Nevsky et de la rue Malaïa Sadovaïa. Les travaux furent dirigés par deux architectes en vue, d'abord par Baranovskij puis, en avril 1912, à cause du conflit survenu à la suite d'un dépassement des frais de 14 000 roubles par rapport au devis initial, par Richard Behrsen. Un Comité spécial

23. Arkhimandrit Varlaam, *Slovo po povodu postroenija v Peterburge buddijskovo kapišča* [Un mot au sujet de la construction à Saint-Pétersbourg du temple païen bouddhique], Sankt-Peterburg, 1912, p. 1.

24. *Id.* Voir aussi L. Katanskij, *V zašitu stolicy ot jazyčestva* [Pour défendre la capitale du paganisme], Sankt-Peterburg, 1910.

25. Adresse actuelle : Primorskij prospekt, 91-93. Pour plus d'information sur la construction du temple, voir : A.I. Andreev, *Buddijskaja svjatynja Petrograda* [Lieu bouddhique sacré de Petrograd], Ulan-Udè, 1992, reparu sous le titre *Khram Buddy v severnoj stolice*, *op. cit.*

26. N.M. Berezovskij (1879 - ?) se fit un nom dans les milieux des orientalistes pétersbourgeois grâce au voyage qu'il accomplit avec son frère, le naturaliste, zoologue et ornithologue M.M. Berezovskij, dans l'oasis de Kutchar au Turkestan oriental (chinois) entre 1905 et 1906. Doržiev estimait de toute évidence que ses honoraires seraient moindres que ceux d'un architecte professionnel.

chargé du bon déroulement des travaux fut même créé à l'initiative de Doržiev. Parmi ses membres, on comptait des orientalistes russes et des spécialistes du bouddhisme célèbres. Citons, parmi eux, Vasilij Radlov, le directeur du Musée d'anthropologie et d'ethnographie ; les orientalistes Sergej Oldenburg et Fëdor Ščerbatskoj, Władysław Kotwicz, Andrej Rudnev et le prince Èsper Ukhtomskij, le plus important protecteur de Doržiev à la Cour, au sujet duquel le bruit courut que, sous l'influence de l'envoyé du dalaï-lama, il s'était converti au bouddhisme ²⁷ ; les artistes Nikolaj Roerich (alors directeur de l'École de dessin de la Société impériale pour l'encouragement aux arts) et Vera Schneider (cette dernière étant la nièce de l'éminent indianiste Ivan Minaev), ainsi que l'auteur du projet officiellement validé, Baranovskij. Les sommes nécessaires à la construction furent versées par Doržiev lui-même (30 mille roubles), par le dalaï-lama (50 mille roubles) ²⁸, par le chef de l'Église bouddhique de Mongolie installé à Ourga, le Bogdo-geegen Djebtsündamba Khutukhtu et aussi par des bouddhistes de Bouriatie et de Kalmoukie. Parmi les donateurs, il faut mentionner également le célèbre « médecin tibétain », Pëtr Badmaev ; converti à l'orthodoxie, il contribua financièrement à la construction du temple mais il le fit en secret, sans afficher ses sympathies pour le bouddhisme ²⁹. Signalons que les dépenses dépassèrent de beaucoup la somme de 151 694 roubles prévue dans le devis ³⁰.

27. Voir, par exemple, la remarque sur le temple parue dans *Russkoe slovo* en date du 30 avril 1909. Il est vrai que le nom d'Ukhtomskij n'y est pas expressément mentionné.

28. On sait que le dalaï-lama, qui n'était alors plus au Tibet, rencontrait de sérieuses difficultés financières, ce qui l'amena dès juin 1908 (alors qu'il se trouvait à Wutai-Shan) à demander au gouvernement russe un prêt de 110 000 lars argent (tael) pour six mois afin de couvrir ses frais de voyage à Pékin. Saint-Petersbourg jugea opportun d'un point de vue politique d'accéder à la demande du premier représentant du bouddhisme tibétain. Le prêt fut secrètement accordé en août de la même année. Quelques mois plus tard, le dalaï-lama renouvelait sa demande mais, cette fois, pour un prêt de 250 000 lars afin d'acheter des présents qu'il offrirait à son retour au Tibet aux fonctionnaires chinois et autres. Saint-Petersbourg n'accéda à cette seconde demande qu'en partie, mais, il est à souligner, que le dalaï-lama (vraisemblablement en accord avec Doržiev) avait l'intention de reverser une partie de cette somme – 50 000 lars précisément – pour la construction du temple de Saint-Petersbourg. Voir RGIA, fonds 560, inv. 28, dossier 406, f. 71.

29. Le petit-fils de Badmaev, N.E. Višnevskij, évoque ce fait dans ses mémoires restés inédits et conservés dans les archives familiales.

30. Archive de la filiale pétersbourgeoise de l'Académie des sciences de Russie, Fonds 761, inv. 2, dossier 3, f. 6-47. Le devis pour la construction du temple fut confirmé le 16 novembre 1909.

Pour ce qui est de l'architecture, notons que le *datsan* de Saint-Pétersbourg se compose de deux volumes : un volume de deux étages au sud comprenant une salle de prière et, au-dessus, des cellules destinées aux moines et aux prêtres et un volume au nord comprenant une tour (*mgon-khang*) de trois étages incluant les lieux les plus sacrés du temple, à savoir les autels et une chapelle. Le temple, construit sur un axe nord-sud, est orienté vers le nord où, selon les bouddhistes, se situe le légendaire Shambhala. Dans une niche creusée en profondeur dans le mur nord de la salle rituelle, soit au rez-de-chaussée de la tour, se trouve l'autel principal avec une statue du Grand Bouddha. (La première statue, en albâtre gypseux, a été remplacée au milieu des années 1920 par une statue en métal doré.) Au premier étage de la tour se trouvait un autre autel sur lequel étaient placés un Bouddha Shâkyamuni assis et un Bouddha Maitreya debout, tous deux offerts en 1914 par le roi du Siam, Râma VI Vachiravudh ³¹, et par Georgij Planson-Rostkov, ambassadeur de Russie à Bangkok et collectionneur célèbre. La façade sud du bâtiment était décorée d'emblèmes bouddhiques traditionnels : les *rgyal-mtshan* en forme de cloche posés sur les bords du toit ; les *toli*, ou disques miroirs, reconnus pour effrayer les forces du mal et des ornements comportant les monogrammes mystiques « des dix Puissants » (symbole de Kâlachakra) fixés aux frises ; enfin, symbole essentiel placé au-dessus de la porte d'entrée du temple, la représentation de gazelles de part et d'autre de la Roue à huit rayons de la Loi (allusion au premier sermon du Bouddha à Bénarès). La tour était surmontée d'une flèche dorée ou *ganzhir*. Dans le même temps, les prototypes orientaux (tibétain et bouriate ³²) du temple étaient sérieusement européanisés suivant l'esprit de l'Art nouveau nordique alors en vogue, ce qui, selon Dorzhiev, devait attirer les Bouddhistes européens et partant, permettre la diffusion du bouddhisme dans Saint-Pétersbourg.

-
31. Des relations diplomatiques entre le Siam et la Russie furent établies en 1897. C'est un fait connu que l'héritier du trône, le prince Chakrabon (fils du roi Chulalongkorn) fit ses études à Saint-Pétersbourg au Corps des Pages et se maria à une Russe. En Russie, les Bouriates portèrent un intérêt particulier au Siam, car le roi, par son fils Chakrabon, leur remit une relique extrêmement précieuse : des fragments d'os du Bouddha. En 1910, après la mort du roi Chulalongkorn, le frère aîné de Chakrabon, Vachiravudh, qui avait lui aussi séjourné en Russie, monta sur le trône. Fervent amateur de joaillerie russe, le nouveau roi commanda à Karl Fabergé une grande statue du Bouddha en néphrite de Sibérie pour orner le tombeau du monarque défunt.
32. Comme influence de la tradition architecturale bouriate, on notera l'élégant portique à quatre colonnes de la façade principale auquel on accède par un imposant escalier.

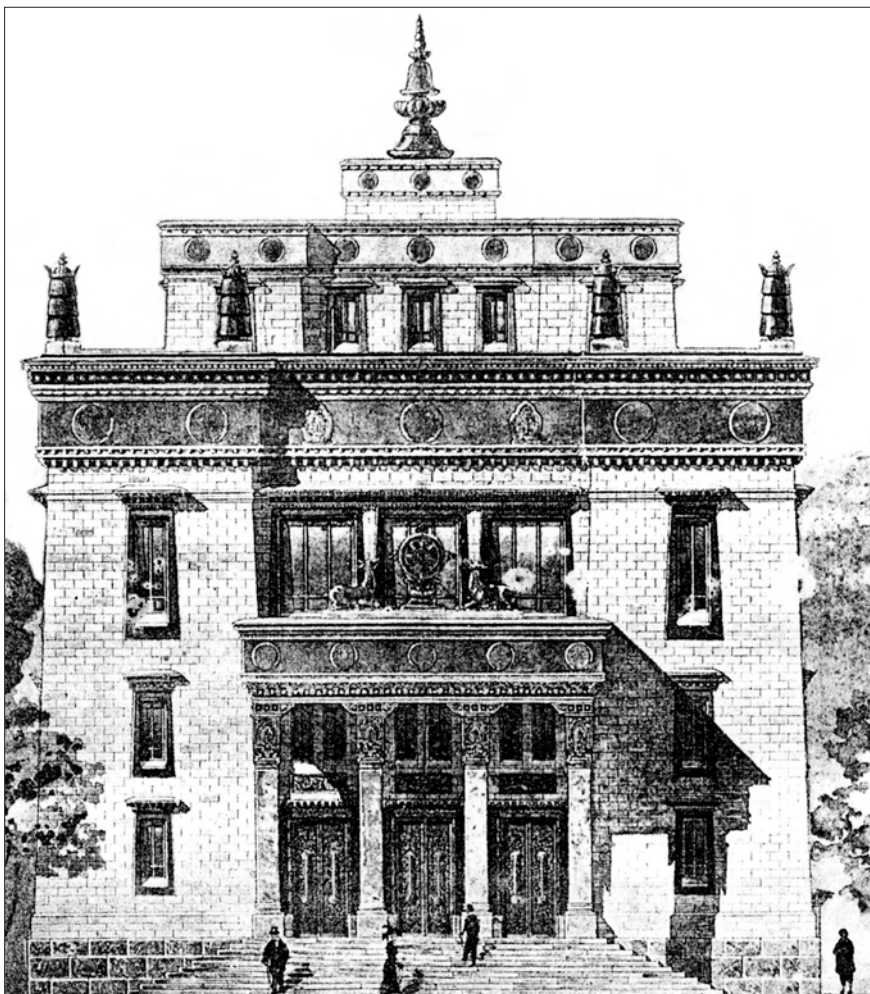
L'influence de l'art nouveau est particulièrement perceptible dans l'aménagement des façades où différentes variétés de granit, des briques de revêtement et des tuiles vernissées ont été utilisées et dans la décoration intérieure, qui fut effectuée, entre 1914 et 1915, sous la direction du célèbre Nikolaj Roerich. (De l'aveu même de ce dernier, c'est précisément lors de la construction du temple, qu'il entendit pour la première fois « de la bouche d'un lama bouriate des plus savant » la légende de Shambhala du Nord, qui, par la suite, s'avéra avoir un impact particulièrement stimulant pour sa propre quête spirituelle ³³.)

Grâce à ce temple, Doržiev comptait en fait attirer dans le sein de l'Église lamaïque des personnes appartenant aux hautes sphères de la société pétersbourgeoise et des politiciens influents. De même espérait-il développer les relations russo-tibétaines. Selon certaines informations – dont, il est vrai, la validité ne peut être garantie –, le salon des Tundutov, c'est-à-dire du *noyon* (prince) kalmouk Danzan Davidovič Tundutov et de son épouse ³⁴ qui protégeaient le bouddhisme, était fréquenté par Èsper Ukhtomskij, le baron Sergej Korf, le prince Nikolaj Petrovič, un membre du conseil d'État N.P. Urusov, Aleksandr Trepov, Boris Sturmer (tous deux futurs Premiers ministres), Ivan Ščeglovitov, deux princesses Volkonskaja et Obolenskaja, Anna Vyrubova, amie intime de la tsarine ainsi que par des officiers de la garde ³⁵. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si G.V. Baranovskij a représenté sur une aquarelle de la façade principale du temple (donnée en annexe au projet de 1909) des « nouveaux bouddhistes » européens : des hommes en haut-de-forme et des dames avec des ombrelles, gravissant les marches du temple du Bouddha. De toute évidence, il représenta là les futures ouailles bouddhistes de la capitale. On peut d'ailleurs penser que Doržiev louvoyait quelque peu lorsqu'il déclarait souhaiter construire « un

33. N. Roerich, *Himalaya. Abode of light*, Bombay/ London, 1947, p. 110.

34. Elle était la fille d'un général russe.

35. Tous ces noms sont cités dans les mémoires inédits de Friedrich V. Lustig (ven. Ashin Ananda), *A brief sketch of my life*. Lustig fut un disciple de Karl Tenninson, un bouddhiste letton qui vécut dans le temple de la fin des années 1910 jusqu'au début des années 1920. Il étudia le sanscrit, le tibétain et le chinois à Paris en 1930 et 1931.



Храмъ Святого Закона Учителя Будды Шакьямуни
въ Петроградѣ.

Temple bouddhique de Saint-Petersbourg
Dessin de G.V. Baranovskij, 1909 (Musée Pëtr Kozlov, Saint-Petersbourg).

petit temple » pour les besoins religieux de la communauté bouriate et kalmouke de Saint-Pétersbourg ³⁶.

Les statues du Bouddha (*burkhan*) et les objets rituels furent commandés à des ateliers spécialisés de Pékin et de Dolôn-nôr ³⁷ et furent livrés à Saint-Pétersbourg en deux fois, d'abord en juillet 1910, puis en décembre de la même année. Un petit nombre d'objets (dont un service de coupes rituelles en argent) fut exécuté à Saint-Pétersbourg par Nikolaj Linden, joaillier à la cour.

Le premier office célébré dans le temple, alors encore inachevé, le fut le 21 février 1913 lors des festivités en l'honneur du tricentenaire de la dynastie des Romanov. Il eut lieu en présence du chef des bouddhistes de Transbaïkalie, le *pandita-khambo-lama* Taši-Dorže Itigelov, d'invités importants venus de Mongolie et d'un groupe de bouddhistes pétersbourgeois. Un an plus tard, les autorités confirmaient neuf lamas kalmouks et bouriates, dont cinq avaient achevé leur formation monacale, comme moines attachés au temple. Ainsi donc, Doržiev avait finalement atteint son objectif principal, à savoir construire dans la capitale de l'Empire russe non pas un simple lieu de culte bouddhique, mais un petit *datsan* composé d'un temple et de dépendances, et intimement lié à la communauté monastique qui y vivait selon les pratiques en vigueur dans le monde bouddhiste.

Le 10 août 1915, le temple fut enfin consacré de façon solennelle et reçut la dénomination tibétaine traditionnelle *Kun-la-brtse-mdzad-thub-dbang dam-chos 'byung-ba'i-gnas*, ce qui signifie « Le lieu d'origine du Saint Dharma du Bouddha le tout compatissant ». Afin de commémorer l'événement, l'Hôtel des monnaies de Petrograd émit des médailles en laiton représentant, sur le côté face, le temple et, sur le côté pile, son nom inscrit en tibétain et en mongol.

Les offices accomplis après la consécration du temple de façon régulière s'interrompirent cependant à la fin 1916. À cause des dif-

36. On lira à ce sujet le témoignage du capitaine A. Termen qui voyagea en Transbaïkalie durant l'été 1909 et entendit parler des projets de Doržiev pour « développer le bouddhisme dans la capitale russe, puisqu'à Paris et à Londres, il se propage sérieusement ». A. Termen, *Sredi buriat Irkutskoj gubernii i Zabajkal'skoj oblasti: Očerki i vpečatlenija* [Au milieu des Bouriates du gouvernement d'Irkoutsk et de la région de Transbaïkalie : essais et impressions], Sankt-Peterburg, 1912, p. 107.

37. Dolôn-nôr : ville située en Mongolie-Intérieure. Il s'agissait à cette époque d'un centre de commerce important et aussi d'un lieu célèbre pour la fabrication des *burkhan*. On y conçut également des statues démontables de plusieurs mètres de haut du Bouddha Maitreya pour les *datsan* bouriates.

ficultés engendrées par les années de guerre, tous les moines qui y officiaient quittèrent Petrograd. Durant ces années d'austérité, le nombre des fidèles décrut sensiblement, beaucoup étant mobilisés pour travailler à Arkhangelsk. Dans la maison faisant office de foyer, des Bouriates décidèrent d'ouvrir sur leurs propres fonds un hôpital.

Au vu de la nouvelle situation engendrée par la révolution d'Octobre 1917, Doržiev pensait que le temple était appelé à jouer un rôle politique central, notamment celui d'attirer à la Russie rouge, protectrice des peuples opprimés, l'Orient peuplé de millions de bouddhistes. Néanmoins, à l'automne 1919, alors que l'armée du général blanc Judenič marchait sur Petrograd, une unité de l'Armée rouge s'installa sur le territoire du temple. Malgré les promesses faites par le commandant de la troupe, le bâtiment fut l'objet de vandalisme : il fut vidé d'une part importante de ses reliques et de ses objets du culte ; la grande bibliothèque, composée de livres en tibétain, en mongol, en chinois et en langues européennes, fut entièrement détruite, de même que les archives personnelles d'Agvan Doržiev relatives à son activité de diplomate et aux rapports que trois puissances rivales – la Chine, la Grande-Bretagne et la Russie – avaient entretenus avec le Tibet entre 1890 et 1910. Quant au Grand Bouddha, il fut décapité et sa poitrine fut percée de trous, les voleurs pensant découvrir dans l'intérieur de son corps des objets de valeurs.

À la fin du mois d'octobre 1920, la question du temple fut débattue avec ardeur au commissariat du peuple aux Affaires étrangères (*Narkomindel*) de la RSFSR à Moscou, avec la participation de Ščerbatskoj et de Doržiev. Il fut décidé que le commissariat prendrait le temple sous sa juridiction, qu'il fournirait les sommes nécessaires à sa restauration et qu'il veillerait à ce que celle-ci fût réalisée au plus vite. Cette hâte s'explique par les nombreux projets du commissariat concernant le Tibet et la Mongolie, à savoir l'envoi prochain d'une mission diplomatique à Lhassa (qui, sans aucun doute, aurait à informer le dalaï-lama de l'état du temple) et l'attente à Petrograd d'une délégation de pays bouddhistes, essentiellement de Mongolie et du Tibet. C'est pour cette raison, que le commissariat, à la différence du ministère des Affaires étrangères tsariste, jugea indispensable de reconnaître officiellement Agvan Doržiev « représentant du Tibet en RSFSR » et de lui confier un mandat en conséquence, lui garantissant, en tant qu'« Hôte de

marque de la Russie soviétique ³⁸ », l'extraterritorialité. Le commissariat approuva également la création de deux missions semi-officielles, l'une tibétaine, l'autre mongole. Pour la première, il s'agissait en fait d'une représentation diplomatique du gouvernement tibétain (qui, alors, n'était pas reconnu dans le reste du monde) et, pour la seconde, d'une annexe à la représentation officielle de la Mongolie autonome déjà ouverte à Moscou. (Les conditions de la création en 1922 de cette mission tibéto-mongole, comme de sa liquidation en 1937 après l'arrestation des lamas, demeurent jusqu'à nos jours un mystère.)

La même année, Doržiev établit les principes d'un renouveau de l'Église bouddhique pour essayer, comme les défenseurs du renouveau orthodoxe, d'adapter le bouddhisme au régime soviétique ³⁹. Les tentatives de réforme de la vie du clergé bouddhiste, sous couvert de restaurer « l'enseignement pur du Bouddha » sans contredire l'idéologie communiste, rencontrèrent peu de succès et encouragèrent le schisme au sein du *sangha* (communauté bouddhique) d'URSS, plus précisément de la République socialiste soviétique autonome de Bouriatie-Mongolie et de la Région autonome de Kalmoukie. Doržiev, qui bénéficiait, dans une certaine mesure, de la protection des autorités mais s'inquiétait sans aucun doute du sort du temple, alors que les autorités fermaient de nombreuses églises orthodoxes et autres lieux de culte en ville ⁴⁰, réussit à organiser à Moscou, au début de l'année 1927, le premier Concile bouddhique pansoviétique. Le but de ce Concile était de donner plus de poids à l'échelle du pays aux nouvelles réformes – dont Doržiev était l'initiateur –, réformes qui, pour certaines, excédaient nettement le cadre du bouddhisme tibéto-mongol traditionnel, comme par exemple, l'interdiction de vénérer les « réincarnations » (*khubilgan*) et les devins.

Par décision du Concile, le temple de Leningrad fut déclaré résidence de la Direction spirituelle pansoviétique des bouddhistes d'URSS. Peu de temps après, les offices reprirent dans le temple, et,

38. Le certificat du commissariat du peuple aux Affaires étrangères signé par Karakhan et Janson fut remis à Doržiev le 22 octobre 1920. Voir *Stranicy iz žizni Agvana Doržieva. Arkhivnye dokumenty* [Fragments de la vie d'Agvan Doržiev. Documents d'archive], Ulan-Udè, 1993, p. 100.

39. K.M. Gerasimova, *Obnovlenčeskoe dviženie burjatskovo lamaistskogo dukhovenstva* [Le mouvement rénové du clergé lamaïste bouriate], Ulan-Udè, 1964.

40. Selon les données officielles, entre 1917 et 1927, 334 lieux de culte, orthodoxes et autres furent fermés à Petrograd (Leningrad). Archives centrales d'État de Saint-Petersbourg, fonds 7384, inv. 22, dossier 23.

une fois par an, à la fin de l'été, un petit groupe de lamas mongols et tibétains venus d'Oulan-Bator vint accomplir la traditionnelle fête remémorant la retraite du Bouddha (*Jarnaj Khural*)⁴¹. Le 1^{er} juin 1926, Doržiev, agissant en qualité de « plénipotentiaire du dalaï-lama », signa avec l'ambassadeur de la République populaire mongole en URSS, Buyan Čûlgan, un traité stipulant que le temple « avec ses dépendances » était remis à la Mongolie « en condominium », c'est-à-dire en possession conjointe avec le Tibet. (L'article 1 du traité stipulait que « le Tibet et la Mongolie n'[avaient] pas le droit de diviser entre eux cette propriété commune, de même [qu']aucune des deux parties n'[était] autorisée sans l'accord de l'autre à céder ses droits de propriétaire à un tiers ».) Doržiev escomptait que le statut d'extraterritorialité accordé au temple lui éviterait une imposition extrêmement accablante mais le traité ne fut pas ratifié par les autorités soviétiques⁴².

Durant ces années de brève « renaissance bouddhique » en URSS, le temple fut fréquenté par tous les bouddhistes de la ville : ouvriers et commerçants chinois – alors en nombre –, Bouriates, Kalmouks, Mongols (dont des étudiants venus pour étudier et habitant dans l'enceinte du temple), ainsi que des Européens, il y a peu encore « hôtes des salons bouddhisants » de la ville. De même, Boris Vladimircov, Evgenij Obermiller, Andrej Vostrikov, Mikhaïl Tubjanskij, tous spécialistes des études mongoles et tibétaines et collaborateurs de l'Institut d'études orientales de l'Académie des sciences, vinrent souvent à Staraïa Derevnia pour consulter les lamas. À la même époque, Doržiev réussit à réaliser ce qui lui tenait depuis longtemps à cœur, à savoir remplacer la statue endommagée du Grand Bouddha Shâkyamuni, dans l'autel central, par une statue en métal, en l'occurrence en cuivre. (Cette statue fut coulée par morceaux en Pologne ou en Allemagne, on ne sait exactement⁴³.)

41. Services synodiques qui s'accompagnent d'un jeûne et au cours desquels les moines ne sont pas autorisés à quitter l'enceinte du monastère. Le nom est emprunté au tibétain *dbyar-gnas* (« séjour en été »).

42. Pour plus de détails sur les conditions de remise du temple à la Mongolie, voir A.I. Andreev, *Khram Buddy v severnoj stolice*, op. cit., p. 124-129. Notons qu'aujourd'hui encore, en République mongole, on considère que ce traité de 1926 a force juridique et que le temple appartient donc à la Mongolie.

43. On prétendit, à tort, que ce fut à Hambourg. Voir le roman de Venjamin Kaverin, *Ispolnenie želanij* [La réalisation des désirs] (1936), l'essai de S.N. Markov, « Gamburskij Budda » [Le Bouddha de Hambourg] (*Krasnaja Niva*, 1930, n° 2) et le poème « Ravnovesie » [Équilibre] de N.S. Tikhonov (*Sobranie sočinenij v 7-tomakh*, Moskva, 1985, t. 1, p. 141-142).

Au printemps 1929, le journaliste Jurij Ardin se rendit à Staraja Derevnia. Il ne trouva personne dans le temple, à l'exception d'un gardien mongol. « À présent, il n'y a plus d'offices, écrivit-il dans un article acerbe de la revue *Bezbožnik* [L'Athée], les "spécialistes" indispensables, les lamas mongols ne sont plus là. Ce n'est qu'au mois d'août que la sombre demeure du dieu de bronze reprend vie. Des lamas arrivent de Mongolie et du Tibet. Alors, vingt-quatre heures sur vingt-quatre ou presque, sous les voûtes lugubres du temple retentissent les coups portés sur un tam-tam en cuivre, une fumée bleue aux parfums étouffants s'élève, les lamas vêtus de tenues colorées nasillent des chants sauvages ⁴⁴ ».

Cet article nous permet de prendre connaissance de l'événement inhabituel qui se produisit dans le temple au cours de l'été 1928 : le spécialiste de la Mongolie Boris Vladimircov, membre actif de l'Académie des sciences, s'y convertit au bouddhisme « sous le hurlement des lamas » et reçut alors du dalai-lama « un diplôme honorifique » de Lhassa.

Le mouvement de réforme s'éteignit à la fin des années 1920, la symbiose entre enseignement bouddhique et doctrine communiste s'avérant impossible. Rappelons qu'entre 1929 et 1931, en Bouriatie et en Kalmoukie, plusieurs révoltes armées contre la collectivisation eurent lieu et que les lamas y prirent une part active. Les autorités locales trouvèrent là un prétexte pour se lancer dans une répression sévère contre le clergé bouddhiste « contre-révolutionnaire » en même temps que contre les koulaks et les princes (*noyon*). La lutte entamée en Bouriatie et en Kalmoukie contre les religieux bouddhistes ne pouvait pas être sans effet sur le destin du *datsan* de Leningrad et sur celui de la petite communauté monastique qu'il abritait. (Cette communauté se composait essentiellement de lamas bouriates ayant fui les répressions ; là, Doržiev les inscrivait comme membres de la Mission tibéto-mongole.)

Les offices dans le temple cessèrent à la fin 1933. D'après les mémoires du célèbre spécialiste de la Mongolie et neveu au second degré de Doržiev, Sanže Dancikovič Dylykov (1912-1999), vers le 20 décembre de cette même année, les lamas prièrent pour honorer la mémoire du XIII^e Dalai-lama, considéré comme le protecteur du temple et décédé trois jours plus tôt dans son palais à Lhassa ⁴⁵.

44. Ju. Ardin, « Azija v Novoj Derevne » [« L'Asie à Novaïa Derevnia »], *Bezbožnik*, 1929, n° 3, p. 7.

45. Déclaration écrite de S.D. Dylykov à l'auteur (1989).

La communauté bouddhiste de Leningrad ne fut pas épargnée par la nouvelle vague de répression qui suivit la mort de Kirov. À la fin de mai et au début de juin 1935, le NKVD fit arrêter un premier groupe de lamas – il s’agissait essentiellement de lamas récemment arrivés en ville –, puis, en 1937, il fit arrêter tous les autres en les accusant d’appartenir à un imaginaire « Centre contre-révolutionnaire bouriatio-japonais ». De nombreux moines furent alors fusillés. (Ils ont été enterrés dans le cimetière aménagé en secret par le NKVD dans les environs de Levachovo, au nord-ouest de la ville.)

Un an plus tôt, Doržiev, sentant sa fin prochaine, renonça de lui-même aux pleins pouvoirs que lui conférait son titre de « représentant du Tibet » en Union Soviétique et il désigna Sanže Dylykov, alors jeune doctorant de 24 ans à l’Institut d’études orientales, pour lui succéder à la direction de la mission tibéto-mongole. Après quoi, il quitta Leningrad et retourna dans sa Transbaïkalie natale comptant y passer le restant de sa vie dans la solitude et la prière comme il convient à un moine bouddhiste. Cependant, le 13 novembre 1937, il fut arrêté dans sa maison près du *datsan* d’Atsagat sous motif qu’il était « l’un des chefs d’une organisation panmongole contre-révolutionnaire composée d’espions, d’insurgés et de terroristes, visant à renverser le pouvoir soviétique ⁴⁶ ». Très vite, la revue *Antireligioznik* l’accusa d’être un « agent des services d’espionnage japonais », alléguant des liens étroits entre le lamaïsme et le fascisme japonais. (De façon étonnante, cela n’est pas sans rappeler l’accusation formulée quelques années auparavant contre lui par la police politique tsariste.) Quelques mois plus tard, le 29 janvier 1938, après un premier et unique interrogatoire, Doržiev s’éteignit dans la prison d’Oulan-Oudé.

L’arrestation des lamas de Leningrad et la mort de Doržiev entraînèrent la liquidation de la Mission tibéto-mongole « contre-révolutionnaire » et, en conséquence, la nationalisation de ses propriétés, à savoir le temple et les deux maisons d’habitation, ce à la demande de leur nouveau « propriétaire » Sanže Dylykov, qui refusa les droits qui lui revenaient d’après le testament de Doržiev ⁴⁷.

Durant la Seconde Guerre mondiale, le temple vide fut transformé en station de radio destinée à permettre à la ville assiégée de communiquer avec la « grande terre ». Les biens qui s’y trouvaient

46. Voir Aleksandr Andreev, « Ukhod Avgana Doržieva » [Le départ d’Avgan Doržiev], *Orient. Al’manakh* (Sankt-Peterburg), 1998, n° 2-3, p. 99.

47. Pour plus de détails, voir Aleksandr Andreev, *op. cit.*, 158-164.

furent en partie donnés au Musée de la religion et de l'athéisme situé dans la cathédrale de Kazan sur la perspective Nevsky. Lorsqu'à la fin des années 1950, la station ⁴⁸ fut fermée, le temple avait déjà perdu nombre de ses attributs caractéristiques : son *ganzhir* doré, ses miroirs magiques et ses décorations avec les monogrammes de Kâlachakra. (Ceux-ci avaient été retirés de la façade principale dès la campagne contre la Finlande à la fin 1939 et au début de 1940.) On avait badigeonné de dorure les chapiteaux du portique et ôté dans la salle de prière la svastika « séditeuse », symbole du bonheur pour les anciens Aryens (Indo-Européens), formée avec des carreaux sur le sol. D'autres éléments du décor avaient été sérieusement endommagés ; ce fut le cas des vitraux et du plafond en verre décorés de symboles sacrés bouddhiques réalisés par Roerich.

En 1947, alarmés par l'état du temple, les orientalistes et académiciens Sergej Kozin, Ivan Meščaninov et Vasilij Struve s'adressèrent au Présidium de l'Académie des sciences d'URSS pour demander le rattachement du bâtiment à la filiale léningradoise de l'Institut d'études orientales, cela afin d'y ouvrir un Musée d'histoire de la religion et de la vie mongoles. Ils proposaient de conserver dans le temple plusieurs collections de grande valeur appartenant aux autres musées de la ville ainsi qu'une collection très riche de xylographies et de manuscrits tibétains rapportés en 1938 et 1939 des *datsan* de Bouriatie et confiés à l'Institut. Ils pensaient également que les chercheurs disposeraient là d'un lieu pour poursuivre leurs recherches. Il était prévu d'installer dans les maisons voisines le personnel scientifique et technique du musée et les personnes de la RSSA de Bouriatie-Mongolie et de la République populaire mongole invitées à titre de consultant.

Quoiqu'elle fût soutenue par plusieurs institutions scientifiques, comme l'Institut bouriatio-mongol des sciences de la culture et de l'économie, l'Université d'État Čojbalsan d'Oulan-Bator et le Comité des sciences de la République populaire mongole, cette initiative qui émanait d'orientalistes en vue ne fut pourtant pas approuvée par la direction de l'Académie des sciences d'URSS. Celle-ci, par le biais de l'académicien A.I. Volgin, fit savoir qu'il fallait « considérer comme inopportune l'ouverture d'un nouveau musée d'histoire de la religion ⁴⁹ ».

48. Après la guerre, la station fut utilisée pour brouiller les émissions des radios occidentales « ennemies », comme *La Voix de l'Amérique* et la BBC.

49. Archive de la filiale pétersbourgeoise de l'Institut d'études orientales de l'Académie des sciences (désormais suivant son sigle russe, SPF IVRAN), fonds 152, inv. 1a, dossier 923, f. 12.

Dix ans plus tard, durant le « Dégel », les orientalistes renouvelèrent leur demande auprès de l'Académie des sciences. Le fils de Nikolaj Roerich, l'orientaliste et spécialiste du bouddhisme Jurij (George) Roerich, qui quitta l'Inde pour rentrer en URSS en 1957, se joignit à eux ; il désirait ardemment rendre vie à ce temple depuis longtemps désaffecté et le transformer en « temple-musée du bouddhisme ». Il faut dire, que le vif intérêt de Jurij Roerich pour le temple de Leningrad était étroitement lié à son intérêt pour le bouddhisme en général et à son désir de faire renaître les études bouddhiques interrompues à la fin des années 1930 en URSS. Le « temple-musée », que les orientalistes projetaient d'ouvrir, pouvait dans une large mesure contribuer à donner réalité à ce souhait. À cette époque, il ne pouvait être question, bien entendu, de rendre le temple aux fidèles. Soucieux comme ses collègues orientalistes du sort de ce monument unique en son genre, Jurij Roerich s'adressa à plusieurs reprises aux plus hautes instances, notamment à Nikita Khrouchtchev, sachant la sympathie que celui-ci éprouvait envers la famille Roerich. Et, effectivement, Khrouchtchev, qui alors cherchait à renforcer les relations soviéto-indiennes, entendit la demande de Jurij Roerich comme celle de son frère, Svjatoslav, resté en Inde ⁵⁰ et les efforts des orientalistes furent finalement couronnés de succès : au printemps 1960, c'est-à-dire bien plus tôt qu'ils ne l'avaient espéré, les militaires du service de défense radio anti-aérienne quittaient le temple et, le 9 juin, soit deux semaines après le décès subit de Jurij Roerich, le Conseil de Leningrad (*Lensovet*) remettait de façon officielle le bâtiment à l'Académie des sciences avec un bail de location de longue durée. Le 20 octobre, l'Institut d'études orientales (à cette époque, Institut des peuples d'Asie) devenait le nouveau propriétaire du temple.

Cependant, très vite, on s'aperçut que le bâtiment ne convenait absolument pas pour conserver les écrits tibétains, comme l'avait tant souhaité Jurij Roerich. C'est pourquoi le 14 juin 1962, le Présidium de l'Académie des sciences donna à l'Institut de zoolo-

50. Khrouchtchev protégea dans une certaine mesure les deux frères. Jurij Roerich put rentrer en URSS sans avoir à présenter à la douane ses bagages qui comprenaient une impressionnante bibliothèque orientaliste et une collection de tableaux de Nikolaj Roerich. Au printemps 1960, le Secrétaire général rendit également un service à Svjatoslav Roerich, peintre comme son père : en rentrant d'une énième visite en Inde, il ramena avec lui des tableaux choisis par l'artiste pour les exposer au Musée des Arts plastiques de Moscou. Il est également avéré que Nikita Khrouchtchev se rendit en personne au temple bouddhique de Leningrad, peut-être sous l'influence de ce que lui en avait dit Jurij Roerich.

gie la jouissance du bâtiment de l'ex-temple bouddhique pour y installer un musée de morphologie fonctionnelle ainsi que des laboratoires jusqu'alors abrités par l'Institut de cytologie ⁵¹. Ces laboratoires demeurèrent là jusqu'à la fin des années 1980. Les changements politiques qui survinrent alors dans le pays affectèrent bien naturellement le destin du temple.

Le 10 septembre 1987, Sa Sainteté le XIV^e Dalai-lama, qui, comme son prédécesseur, se considère comme le protecteur du temple, se rendit à Staraja Derevnia et, en 1990, le comité exécutif du Comité municipal de Leningrad décida de restituer le temple aux fidèles en le confiant à l'Association des bouddhistes de Leningrad (sigle russe LOB), enregistrée le 28 juin de l'année précédente ⁵².

À vrai dire, le bouddhisme était déjà de retour dans la capitale russe du Nord depuis plusieurs années. Au tournant des années 1970, une petite communauté bouddhiste s'était constituée à Leningrad ; elle regroupait de jeunes intellectuels, des élèves du célèbre lama bouriate Bidija Dandaron, qui pratiquaient activement le bouddhisme tibétain et se réunissaient régulièrement chez des particuliers. Le travail du « groupe de Dandaron ⁵³ », qui se faisait appeler le « *Sangha* paisible », donna le coup d'envoi à la renaissance de la tradition bouddhique à Leningrad. Dans les années 1970 et 1980, des groupes de bouddhistes européens issus d'une « seconde vague » se formèrent et pratiquèrent également le bouddhisme tibétain. Quant à l'Association des bouddhistes de Leningrad, elle regroupait essentiellement les « bouddhistes européens clandestins » évoqués plus haut ainsi qu'un certain nombre de bouddhistes bouriates de Transbaïkalie.

En 1991, le temple reçut son nom actuel de *datsan Kun-mdzad chos-gnas*, ce qui est une abréviation du nom tibétain donné lors de sa consécration. Trois ans plus tard, le *burkhan* du Grand Bouddha réalisé par des artisans mongols dans le style traditionnel

51. SPF IVRAN, Fonds 152, inv. 1, dossier 1502, f. 8.

52. Il est possible qu'une lettre adressée à Svjatoslav Roerich par Andrej Terent'ev, bouddhiste habitant Leningrad, ait joué un rôle. En effet, rien n'interdit de penser que Svjatoslav Roerich ait pu porter jusqu'à la connaissance de Mikhaïl Gorbatchev la demande que lui avaient faite des bouddhistes léningradois en vue d'obtenir son aide pour la restitution du temple, et que M. Gorbatchev (qui, à cette époque, souhaitait vivement que le célèbre artiste rentrât dans sa patrie) ait accédé à leur souhait. Comme l'a par la suite appris Andrej Terent'ev, le Conseil pour les affaires religieuses prit sa décision en faveur de la restitution du temple après un appel téléphonique de Raïssa Gorbatcheva !

53. Pour plus de détails, voir l'article de Natalija Žukovskaja dans le présent recueil. (N.d.l.R.)

mongol était placé dans l'autel principal du temple : la statue est en papier mâché, la figure du Maître est recouverte d'or mussif, avec des mandorles en néphrite entourant sa tête et représentant des animaux et des êtres mythologiques. Le corps du Bouddha est d'une hauteur de 2,5 mètres, mais l'ensemble, nimbes et piédestal inclus, s'élève à 5 mètres environ.

L'enregistrement de l'Association des bouddhistes de Leningrad et la restitution du temple aux fidèles ont permis une très large diffusion du bouddhisme dans la ville de Saint-Pétersbourg renaissante, de même que dans d'autres villes de Russie où, à l'exemple de cette association, des communautés bouddhistes ont été officiellement fondées. Au début de l'année 2000, on comptait déjà en ville pas moins d'une dizaine de groupes bouddhistes relevant de traditions différentes, notamment autres que tibétaines. Dans l'ensemble, leurs membres sont des bouddhistes européens pour qui la valeur et le sens de l'enseignement bouddhique consistent avant tout en des pratiques aptes à transformer le psychisme, et non en un rituel traditionnel ; ce trait est caractéristique des communautés bouddhistes d'aujourd'hui en Occident. Dans le même temps, un groupe de dix lamas bouriates, touvas et altaïens qui ont reçu une éducation religieuse à l'Institut bouddhique « Daši Čojn-khorling » (*bKras-shis chos-'khor-gling*) d'Ivolga en Bouriatie habitent en permanence dans le temple. Ils accomplissent de façon régulière, c'est-à-dire deux fois par jour, des prières rituelles et perpétuent ainsi la tradition tibéto-bouriate qui, pour l'essentiel, recrute ses adeptes parmi la petite diaspora bouriate et kalmouke de Saint-Pétersbourg.

Traduit du russe par Dany Savelli